

# Modèle séquentiel du comportement linguistique

GERALDO MATTOS \*

## RÉSUMÉ

Comme le langage possède des processus qui dépendent d'autres processus, nous postulons que l'apprentissage commence par un moment de découverte, dont la grammaire ( $G_1$ ) n'a que des règles d'analyse, impliquant dans un signe préalable, compact et inarticulé, soumis ensuite à des découpages successifs qui permettent au communicant l'acquisition du processus fondamental du langage: un ensemble d'éléments s'intègre dans un nouvel élément de niveau supérieur (processus cohésif). Le moment de la redécouverte et sa grammaire ( $G_2$ ) permettent au communicant de reconnaître le processus cohésif, dont l'acquisition est antérieure, et le mènent aux autres processus qui ne sont que des troubles du premier.

Prenant en considération que les éléments indépendants parviennent d'abord au cerveau, l'émetteur doit disposer de deux moments. La sémiotique, qui est le moment initial, possède une grammaire ( $G_3$ ) libre de tout ordonnement, car l'élément indépendant est toujours antérieur et libre de variantes, et le signe est trouvé sous la pression d'un stimulus connu du communicant, étant constitué de la découverte du signifié, sous le stimulus, et du signifiant, sur la base du signifié, à travers une succession de phases isolées. Le moment acoustique, qui est le deuxième, a besoin d'une grammaire ( $G_4$ ) pour l'ordonnement du signe et pour l'imposition ou la limitation des variantes de signes et de phones dépendants du contexte. Avec des communicants idéals, les produits de ( $G_4$ ) et de ( $G_2$ ) doivent être égaux.

Néanmoins, comme le langage fait sortir l'émetteur d'un moment extralinguistique et mène le récepteur à ce moment extralinguistique, il doit exister un moment mental qui permette au communicant l'analyse de l'événement au moyen d'un ensemble de règles que nous appelons aussi grammaire ( $G_0$ ), même si elle opère sur des images, jamais sur des signes. En outre, comme ( $G_0$ ) et ( $G_1$ ) s'appuient sur l'analyse stricte de quelque chose de compact et d'inarticulé (image ou signe), il s'en suit qu'elles représentent un moment sémiotique antérieur au moment linguistique, impliquant dans une compétence et une performance où les moments linguistiques sont compris. L'identité initiale de ( $G_0$ ) et ( $G_1$ ) justifie la rapidité de l'acquisition du langage et explique l'omnipotence attribuée au signe par les peuples primitifs, qui l'employent pour des formules d'enchantement et pour des tabous linguistiques.

## RESUMO

Como a linguagem possui processos que dependem de outros processos, postulamos que a aprendizagem começa por um momento de descoberta, cuja gramática ( $G_1$ ) tem apenas regras de análise, implicando num signo prévio,

\* Traduction de David Mandryk.

compacto e inarticulado, sujeito depois a sucessivos recortes que permitem ao comunicante adquirir o processo fundamental da linguagem: um conjunto de elementos se integra num novo elemento de nível superior (processo coesivo). O momento da redescoberta e a sua gramática ( $G_2$ ) dizem ao comunicante reconhecer o processo coesivo, de conquista anterior, e o levam aos outros processos que constituem apenas distúrbios do primeiro.

Considerando que os elementos independentes ocorrem primeiro à mente, o emissor deve dispor de dois momentos. O semiótico, que é o inicial, possui uma gramática ( $G_3$ ) livre de ordenamento, porque o elemento independente é sempre anterior, e de variantes, porque o signo é encontrado sob pressão de um impulso, conhecido pelo comunicante, e é constituído pela descoberta do significado com base no impulso e do significante com base no significado por fases sucessivas e isoladas. O momento acústico, que é o segundo, precisa de uma gramática ( $G_4$ ) para ordenar o signo e impor-lhe ou restringir-lhe variantes de signos e fones dependentes de contexto. Com comunicantes ideais, devem ser iguais os produtos de ( $G_4$ ) e ( $G_2$ ).

Entretanto, como a linguagem retira o emissor de um momento extralingüístico e leva o receptor a um momento extralingüístico, deve existir um momento mental que permita ao comunicante a análise do acontecimento por meio de um conjunto de regras a que chamamos também gramática ( $G_0$ ), ainda que opere sobre imagens, nunca sobre signos. Além disso, como ( $G_0$ ) e ( $G_1$ ) se apóiam em análise estrita de alguma coisa compacta e inarticulada (imagem ou signo), segue-se que representam um momento semiótico anterior ao lingüístico, implicando numa competência e num desempenho que abarcam os lingüísticos.

### **Fondements du signe**

Le message est le but de l'émetteur et constitue la fonction du signe: ce but est transmis de l'émetteur au récepteur au moyen d'un texte, qui le véhicule à travers l'espace qui sépare les communicants. A première vue, le signe nous présente une réalité physique (le texte) et une réalité mentale (le message), étant donné que le premier peut être enregistré mécaniquement ou à l'aide d'appareils électroniques, sans que le code employé soit nécessairement commun à émetteur et récepteur. Ainsi, il serait assez aisé d'étudier objectivement le texte, que l'on peut soumettre à l'expérimentation au moyen d'appareils de laboratoire. Mais si nous prenons en considération que le signe fonctionne dans un contexte psycho-social, nous pouvons définir le message par l'adéquation du texte à chaque moment situationnel qui l'entraîne, ce qui nous fournit maintenant une deuxième réalité physique (le contexte situationnel). Ces deux réalités physiques — l'acoustique ou la situationnelle — ont un grand nombre d'éléments variables, qui dépendent de facteurs étrangers au signe, et qui, pour cela, n'intéressent pas à l'analyse, qui doit s'occuper uniquement des éléments constants de ces deux réalités<sup>1</sup>.

---

1. Si l'on considère le message le but de l'émetteur, on élimine par là le pro-signes, comme le vêtement, considérés encore des signes par quelques auteurs (Peterfalvi, 1970, 20).

Chaque communicant a accès à une de ces réalités: l'émetteur connaît la réalité situationnelle qu'il prétend véhiculer, tandis que la réalité acoustique est appréhendée par le récepteur par des moyens sensoriels. Ainsi, étant donné qu'il existe un code commun pour l'émetteur et le récepteur chaque signe leur présentera une inconnue: le texte pour l'émetteur, le message pour récepteur. La performance linguistique consiste dans la solution de cette équation.

Du signe total, qui est la phrase (P) aux signes plus petits, les morphèmes (M), les deux réalités extralinguistiques deviennent des entités linguistiques et se combinent découpage par découpage, ce qui implique que l'analyse du signe nous montre aussi la façon de voir tout événement possible dans le groupement social qui l'emploie. Néanmoins, il est important de trouver tous les signes de la phrase, car seul l'ensemble intégral des signes phoniques et prosodiques partiels nous offrira les facteurs nécessaires pour la découverte du message.

#### *Postulats*

L'analyse du signe doit partir de la réalité communicative du dialogue, mais elle doit aussi être soumise à des principes généraux immuables qui lui assurent toute objectivité possible. Une fois admis par le chercheur, ces postulats donnent l'orientation à l'étude et répercutent sur tous les secteurs où l'on examine le langage, extravasant encore vers les domaines apparentés de l'anthropologie et de la philosophie.

Notre recherche sur le langage nous a conduits vers certains postulats, donc nous essaierons d'exposer ici ceux qui sont pertinents à ce travail:

a) Le langage révèle au communicant quelque chose qui se découvre, sans besoin d'être deviné.

b) Le signe est un ensemble d'ensembles, sujet à une relation qui maintient la pertinence de ses éléments.

c) La relation linguistique repose sur le pouvoir révélateur du langage.

Appliqué aux éléments du signe, ce pouvoir révélateur du langage nous permet quatre possibilités distinctes:

1. Le premier élément (a) révèle le deuxième (b) qui est simultanément révélé par lui:

a // b — relation de codépendance.

2. Le premier élément (a) révèle le deuxième (b) sans être révélé par lui:

a / b — relation de dépendance à droite.

3. Le premier élément (a) est révélé par le deuxième (b) sans que l'élément (a) révèle l'élément (b):

a | b — relation de dépendance à gauche.

4. Aucun des éléments ne révèle l'autre:

a || b — relation d'indépendance.

Une seule de ces relations peut être appliquée à la fois et sous le même critère aux éléments du signe.

d) Le découpage du signe doit être fait selon des critères linguistiques acoustiques et comparatifs.

L'appel à des éléments extralinguistiques pour le découpage du signe introduit des facteurs mentaux dans l'analyse du signe et en diminue ainsi l'objectivité de l'étude, car, selon le premier postulat, le signe nous permet de découvrir ce qui doit être transmis de l'un à l'autre communicant. Cependant, et puisque les variables situationnelles appartiennent au signe, il faut les reconnaître au moyen de la culture qui emploie le signe<sup>2</sup>.

#### *Egalité de la phrase*

Le signe est un ensemble indissoluble constitué par un texte (t) et un message (m). Le texte est le véhicule, tandis que le message contient le désir de l'émetteur (le but) et le moyen suggéré pour que l'on atteigne le but (le sujet). Les deux constituent la phrase, qui est le signe total:

$$P = t // m$$

Le message est un ensemble dissoluble de texte et situation (s):

$$m = t / s$$

L'ensemble du message peut être dissous: dépourvu de la situation spécifique, le texte devient du bruit, tandis que toute situation demeure la même, subsiste sans besoin du texte (c'est à dire, il n'y a de texte que dans la mesure où il y a une situation spécifique à laquelle il fait référence et qui lui donne son statut de texte, alors que la réciproque n'est pas valable).

Si nous remplaçons maintenant le message par l'ensemble qui le constitue, nous obtenons l'égalité de la phrase:

$$P = t // (t / c)$$

---

2. Le seul contexte linguistique ne suffit pas pour la découverte du signe, et la polysémie doit être décidée aussi par les facteurs situationnels, que l'on exclut sans raison (Baldiger, 1970, 36).

Puisque l'émetteur choisit les données situationnelles qu'il désire transmettre, il lui faut découvrir le texte, qui représente donc l'inconnue de son signe:

$$P = x // (x / s)$$

Par contre, le récepteur reçoit le texte et méconnaît les données situationnelles, qui représentent l'inconnue de son signe:

$$P = t // (t / y)$$

Au début de l'apprentissage de la langue, le signe nous fournit deux inconnues, raison pour laquelle il exige de grands concours extralinguistiques:

$$P = x // (x / y)$$

La même égalité vaut aussi pour le morphème et d'autres signes partiels, réserve faite que le message disparaît alors, car n'y a pas de buts partiels, quoiqu'on ait encore le sujet, signifié partiel obtenu par l'association du signifiant partiel à un découpage situationnel.

### Analyse du signe

Voulant faire l'analyse du signe, on présuppose logiquement son existence: il faut donc que nous nous mettons à la place du récepteur. Avec cette analyse, il faut reproduire le comportement linguistique qui permet au récepteur la compréhension du message qui lui est véhiculé par l'émetteur au moyen du texte, en cherchant la simulation de tout le mécanisme psychologique mis en action pour la désarticulation du signe et, par conséquent, pour la découverte du sujet et du but de l'émetteur. Nous appellerons cet ensemble de règles, nécessaires à l'exercice de la fonction réceptive, grammaire réceptive, dont le but est la compréhension de la phrase et son interprétation selon les critères de la culture.<sup>3</sup>

Cependant, il y a dans le langage certains processus qui dépendent de la connaissance préalable d'autres. Considérons la phrase:

\* Le garçon est arrivé et la fille est partie. (1)

$$\begin{array}{ccc} \underline{p_1} & + & \underline{p_2} \\ \hline & & p_3 \end{array}$$

qui contient la somme de deux autres phrases:

\* Le garçon est arrivé. (2)

\* La fille est partie. (3)

Or, la phrase (1) ne peut être comprise que par ceux qui comprennent au préalable les phrases (2) et (3).

3. Ainsi, la première fonction du texte est celle de proposer le dialogue (Prieto, 1972, 34).

Considérons encore les phrases:

\* Le garçon a dit cela. (4)

\* La fille est partie. (3)

\* Le garçon a dit que la fille est partie. (5)

De la même façon, seul peut comprendre la phrase (5) celui qui sera d'abord capable de segmenter la phrase (4):

\* Le garçon a dit cela. (4)  
 $\frac{a_1}{a_1} \quad \frac{a_2}{a_2} \quad \frac{a_3}{a_3}$

et en extraire des conclusions pour la segmentation de la phrase (5):  
 seulement de fonction):

\* Le garçon a dit que la fille est partie. (5)  
 $\frac{a_1}{a_1} \quad \frac{a_2}{a_2} \quad \frac{a_4}{a_4}$

en vue de l'établissement d'une égalité de fonction (jamais d'occupant,  
 $a_4 = a_3$ )

Il faut donc trouver le processus fondamental du langage qui agit indépendamment de tous les autres par le fait d'être le premier que l'on découvre au moment de l'apprentissage.

*Grammaire de la découverte du signe*

Il existe un seul processus qui s'attache directement à un des postulats et doit ainsi représenter la base du langage: le signe est un ensemble d'ensembles. Il doit donc être possible d'opérer successivement à une division de chaque signe en nouveaux signes pour arriver à un moment final où toute division significative s'avère tout à fait impossible. Nous appelons cohésif ce processus, car l'émetteur articule les éléments du signe ayant pour seule base la dépendance. Ce démontage du montage fait par l'émetteur demeure sujet au postulat selon lequel tout découpage doit s'appuyer sur des critères linguistiques. Ainsi, nous avons ces découpages dans cette phrase, fondés sur les facteurs prosodiques de l'intensité mineure (marquée 1), moyenne (marquée 2) et majeure (marquée 3) et de la tonalité finale de la dernière syllabe:

\* Ce garçon arriva . (6)

1	2	3	
a			
	b		
		c	
			d

La plupart des langues exigent encore le concours du critère comparatif pour un parfait découpage. Il nous suffit de comparer:

\* Ce garçon ... (7)

1	2
a	b

\* Tel garçon ...

1	2
a	b

\* Le garçon ... (9)

	2
a	b

pour conclure que le découpage correct doit être:

\* Ce garçon ...  
 Tel garçon  
Le garçon  
 a b

mais jamais:

\* Cegar çon ... (10)

a	b
---	---

ou encore:

\* Leg arçon ... (11)

a	b
---	---

Le processus cohésif se découvre par une démarche entièrement analytique, dès que le récepteur doit avoir accès à la totalité de la phrase en ses deux limites (début et fin), en lui imposant la découverte que la phrase (P) se découpe en sentences (S), la sentence en locutions (L), la locution en vocables (V) et les vocables en morphèmes (M). L'important c'est que l'analyse du processus cohésif se déroule nécessairement par chacun des niveaux, en partant toujours de la phrase articulée par l'émetteur. Cet enchaînement fatal de la séquence des découpages caractérise la grammaire de la découverte du signe et permettra la postérieure apparition d'autres processus.

Moyennant les critères acoustiques et comparatifs, appliqués au découpage de la phrase, nous obtenons enfin cette analyse intégrale:

\* Ayant eu tel succès, quel cadeau cette élève va gagner ? (12)

1	2	1	3	1	2	1	2	1	3
$P_1$									
$S_1$					$S_2$				
$L_1$		$L_2$			$L_3$		$L_4$		$L_5$
$V_1$	$V_2$	$V_3$	$V_4$	$V_5$	$V_6$	$V_7$	$V_8$	$V_9$	$V_{10}$

A mesure qu'on découvre chaque nouveau découpage, il devient évident la dépendance entre ses éléments en vue de la possibilité d'apparition de l'élément indépendant sans les éléments qui en dépendent. Encore, puisque plusieurs éléments dépendants peuvent s'attacher à un élément indépendant, l'élément indépendant pourra s'attacher successivement à tous les autres éléments du même ensemble<sup>4</sup>. Ainsi, se nous examinons la deuxième locution ( $L_2$ ), nous verrons que son deuxième mot ( $V_4$ ) est indépendant, puisqu'il se peut que l'on trouve n'importe quel de ces ensembles:

— Ayant eu tel succès ... (13)

$V_3 \quad V_4$

\* Ayant eu succès ... (14)

$V_4$

impliquant, pour cela, que l'on marque une dépendance à gauche:

$V_3 / V_4$

D'un autre côté, si nous examinons la deuxième sentence ( $S_2$ ), constituée de trois locutions, il nous suffit d'observer que les deux premières s'attachent directement à la troisième pour savoir que c'est cette dernière ( $L_5$ ) qui est l'élément indépendant:

\* ... quel cadeau ... va gagner ... (16)

\* ...  $L_3$  ...  $L_5$

\* ... cette élève va gagner ... (16)

$L_4 \quad L_5$

4. L. Tesnière ne se rapporte pas à la valeur et à la fonction des éléments prosodiques et pense donc que la cohésion entre les éléments se fait sans aucune marque (Tesnière, 1969, 11).

ce qui nous fait marquer deux dépendances à gauche:

$L_3 / L_5$

$L_4 / L_5$

Entre ces deux dépendances, il doit se présenter une indépendance, car aucune d'elles ne nous permet de découvrir l'autre. Ou soit:

$(L_3 / L_5) \parallel (L_4 / L_5)$

En comparant maintenant cette indépendance avec les deux premières dépendances, les deux appartenant à la sentence ( $S_2$ ), nous remarquons que l'élément indépendant est le même pour n'importe laquelle, nous permettant la factoration de cet élément dans l'ordre sentenciel:

$(L_3 \cdot L_4) / L_5$

En appliquant isolément ou simultanément ces principes, nous arrivons au réseau total des dépendances de la phrase (12), reproduites au niveau du vocable:

$$P = ((V_1 / V_2) \mid (V_3 / V_4)) / (((V_5 / V_6) \cdot (V_7 / V_8)) / (V_9 / V_{10}))$$

Au niveau de la phrase, le message est obtenu par l'association du texte à la situation culturelle correspondante: au texte phonique correspond le sujet, tandis que la prosodie véhicule le but. Le procès associatif poursuit au dessous de ce niveau, dont résulte le signifié total de la phrase. Le découpage de la phrase en sentences obéit aux mêmes règles, ainsi que le découpage de la sentence en locutions, de la locution en vocables, du vocable en morphèmes, quoique se dernier découpage ne soit opéré que par un critère comparatif, vu que l'intensité la plus faible retombe sur le vocable, et il manque ainsi au morphème toute intensité significative. C'est pourquoi la grammaire de la découverte du signe n'a que deux règles, que nous marquons à l'aide de la minuscule (x) pour l'élément et de la majuscule (X) pour l'ensemble:

1.  $X = x \mid x$

2.  $X = x / x$

Chacune de ces règles est récursive, n'importe laquelle pouvant s'appliquer tant de fois que nécessaire jusqu'au dernier élément d'un ensemble.

Puisque le récepteur opère avec les deux limites de la phrase, on n'a pas besoin d'établir des limites à la récursivité de ces règles.

#### *Grammaire de la redécouverte du signe*

La première grammaire est temporaire et permet au récepteur une compréhension limitée du signe. Néanmoins, elle constitue une con-

naissance préalable pour l'exercice complet de la fonction réceptive, qui est, en vérité, celle de la reconstruction de la synthèse opérée par l'émetteur en même temps que l'émetteur le fait. Dans cette deuxième grammaire le signe n'est limité qu'à gauche et doit être articulé par le récepteur à mesure qu'il l'écoute de l'émetteur, identifiant chaque élément par des critères acoustiques ou comparatifs et les intégrant en signes toujours plus grands jusqu'à la phrase, limite qui lui est imposée par l'émetteur. Il est aisé de le prouver: si l'émetteur s'arrête à n'importe quel moment avant de finir la phrase, le récepteur comprend exactement la partie déjà énoncée, même si elle est constituée seulement par des éléments dépendants: la compréhension ne se vérifiera pas seulement dans le cas où il manque la plus grande partie du premier morphème.

Il peut paraître que le processus de l'articulation soit l'inverse du processus de l'analyse, mais les deux ne se distinguent que par la présence des deux limites dans la phrase que l'on analyse et par l'absence de limite à droite dans la phrase que l'on articule. Cependant, le produit de l'un et de l'autre processus est exactement le même<sup>5</sup>.

Si nous reprenons la phrase (12), nous verrons que l'émetteur articule le premier vocable avec une intensité mineure, par laquelle le récepteur reconnaît à son tour le premier mot de la phrase:

\* Ayant ...

1
V <sub>1</sub>

Entretiens, l'émetteur continue et émet le deuxième vocable, maintenant avec l'intensité moyenne, caractéristique de locution, et permet ainsi au récepteur de découvrir la limite finale de la première locution:

\* Ayant eu ...

1	2
V <sub>1</sub>	
L <sub>1</sub>	

Decouvrant la locution, le récepteur comprend qu'il y a un vide qui s'est formé et qu'il remplit avec le deuxième vocable, en vue du critère comparatif:

\* Ayant eu ...

1	2
V <sub>1</sub>	V <sub>2</sub>
L <sub>1</sub>	

5. Il manque à ces processus la réversibilité, malgré que plusieurs auteurs les jugent réversibles (Aprésjan, 1973, 114).

L'émetteur avance et fait entendre une intensité plus petite, celle qui va indiquer au récepteur l'existence d'un nouveau vocable:

\* Ayant eu tel ...

1	2	1	
V <sub>1</sub>	V <sub>2</sub>	V <sub>3</sub>	
L <sub>1</sub>			

Quand l'émetteur atteint la fin de la première sentence, le récepteur entend la première intensité plus forte, qui le conduit immédiatement à la découverte de la première sentence de la phrase:

\* Ayant eu tel succès ...

1	2	1	3
V <sub>1</sub>	V <sub>2</sub>	V <sub>3</sub>	
L <sub>1</sub>			
S <sub>1</sub>			

Il lui reste deux vides, un de locution et un autre de vocable, qu'il remplit par le critère comparatif:

\* Ayant eu tel succès ...

1	2	1	3
V <sub>1</sub>	V <sub>2</sub>	V <sub>3</sub>	V <sub>4</sub>
L <sub>1</sub>		L <sub>2</sub>	
S <sub>1</sub>			

Et le processus se répète quand le premier mot de la deuxième sentence atteint le récepteur, jusqu'à la tonalité cessative de fin de phrase. Ce modèle peut suggérer que l'analyse est l'inverse de la synthèse. Cependant, il nous suffit de suivre la démarche des découvertes, marquées à présent par des chiffres, pour voir que l'une et l'autre diffèrent profondément:

1. Analyse au moment de la découverte:

\* Ayant eu tel succès, quel cadeau cette élève va gagner ?

1																	
2						3											
4	5	6	7	8													
9	10	11	12	13	14	15	16	17	18								

2. Synthèse au moment de la redécouverte:

\* Ayant eu tel succès, quel cadeau cette élève va gagner ?

1	3	4	7	8	10	11	13	14	17
2	6		9		12		16		
5				15					
18									

Une phrase de dix mots exige dix-huit découvertes successives pour l'arrivée à la synthèse intégrale. S'il y avait une autre sentence dans la phrase, on aurait encore une intensité plus petite, qui nous marquerait l'existence d'un nouveau vocable (dix-huitième découverte) <sup>6</sup>.

On comprend à présent que la performance du récepteur consiste en découvertes successives, qui lui permettent d'articuler le signe qui lui est véhiculé par l'émetteur exactement au fur et à mesure où le signe lui est véhiculé. Le réseau de dépendances de cette phrase (12) dans cette grammaire de la redécouverte du signe coïncide avec celui qu'on a vu dans la grammaire de la découverte, mais les règles sous-jacentes à ce processus de synthèse en sont différentes:

$$1. x | x = X | x$$

$$2. x / x = x / X$$

Les règles sont encore recursives, sans besoin de critères pour établir leurs limites, imposées par l'émetteur. Et deux règles terminales s'y ajoutent pour assurer le processus intégratif des signes partiels successifs dans un signe de niveau immédiatement supérieur:

$$3. X | x = X$$

$$4. x / X = X$$

Ces règles ne gouvernent que le stricte processus cohésif, car il y en a d'autres pour établir des processus qui perturbent d'une certaine façon la marche ascendante des niveaux, soit en répétant un certain niveau (processus coordinatif), soit en sautant plusieurs niveaux au-dessus (processus de promotion) ou au-dessous (processus de subordination). Puisque n'importe lequel de ces processus interrompt la marche cohésive, ces perturbations servent aussi à les rendre évidents. Mais nous n'envisageons dans ce travail qu'un aspect psycholinguistique et nous ne toucherons pas à ces règles. Nous nous bornerons à citer la phrase (4), en la comparant avec celle-ci:

6. À chaque nouvel ensemble correspond un nouveau découpage situationnel, impliquant des nouveaux éléments médiaux, porteurs de signifié. Le seul vocabulaire terminal ne suffit pas à rendre compte de la charge sémantique du signe total (Weinreich, 1972, 113).

\* Le garçon sait quel cadeau cette élève va gagner.

L<sub>1</sub>   L<sub>2</sub>   L<sub>3</sub>   L<sub>4</sub>   L<sub>5</sub>

Si cette suite de locutions était correcte, chacune d'elles devrait pouvoir s'attacher à la seule indépendante de l'ensemble et, ainsi, nous aurions ces paires:

\* Le garçon sait ...

L<sub>1</sub>   L<sub>2</sub>

\* ... sait quel cadeau ...

L<sub>2</sub>   L<sub>3</sub>

\* ... sait cette élève ...

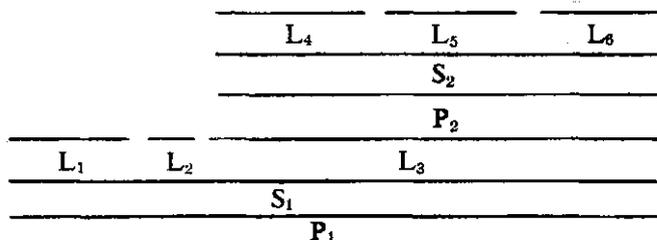
L<sub>2</sub>   L<sub>4</sub>

\* ... sait va gagner ...

L<sub>2</sub>   L<sub>5</sub>

Puisque le désaccord situationnel de ces paires est évident, il s'en suit qu'il y a eu une perturbation de la marche cohésive et le processus subordonnatif est intervenu, nous menant à un autre type de synthèse:

— Le garçon sait quel cadeau cette élève va gagner.



Il échappe au propos de ce travail de noter que toutes les intensités de la phrase subordonnée subissent une réduction quantitative qui accompagnent l'interruption de la marche cohésive pour marquer aussi l'existence du processus subordonnatif.

### Synthèse du signe

On peut facilement croire que la synthèse du signe, opérée par l'émetteur, ait aussi son début à gauche et, de cette façon, coïncide avec la phrase de la grammaire de la redécouverte du signe. Il n'en est pas ainsi: la synthèse linguistique n'est pas exactement l'opposé de l'analyse, et, en outre, la phrase émissive parcourt un moment sémiotique, où elle est engendrée, et un moment acoustique, où elle est manifestée. On peut le prouver aisément: puisque le stimulus vers

la recherche de l'abri, de la nourriture et du partenaire est commun à l'espèce humaine, le moment sémiotique doit être universel, car il se fonde dans la rationalité elle-même, tandis que l'expérience directe nous démontre l'extrême diversité du moment acoustique; il suffit de penser aux différents ordonnements des signes partiels de chaque communauté linguistique. Encore: si la dépendance, qui engendre le processus cohésif, est aussi universelle, nous devons croire que l'élément dépendant parvient au cerveau après le respectif indépendant, étant donné que celui-ci existe sans l'autre, mais le contraire ne se vérifie jamais. Cet argument devient évident dans le cas où il y a accord entre des occupants de fonctions différentes, comme on voit dans cette séquence:

$$* \dots \frac{\text{ce}}{V_1} \frac{\text{garçon}}{V_2} \dots \quad (18)$$

Quoique énoncé en premier, le vocable ( $V_1$ ) a été choisi après le deuxième ( $V_2$ ), dès que l'on a dû choisir une des formes possibles de ( $V_1$ ), prenant pour base la seule forme de ( $V_2$ ), postérieur dans l'ordonnement séquentiel. Ainsi, nous comprenons que le moment sémiotique et le moment acoustique s'ordonnent diversément:

$$* \dots \frac{\text{garçon}}{V_2} \frac{\text{ce}}{V_1} \dots \quad \text{— moment sémiotique.} \quad (19)$$

$$* \dots \frac{\text{ce}}{V_1} \frac{\text{garçon}}{V_2} \dots \quad \text{— moment acoustique.} \quad (18)$$

En termes de dépendance, nous trouvons:

$$V_1 / V_2 \quad \text{— dépendance à droite.}$$

$$V_2 | V_1 \quad \text{— dépendance à gauche.}$$

La dépendance à gauche, présente uniquement au moment acoustique, implique l'existence de l'élément suspendu, qui est retenu dans la mémoire pendant que se manifeste chaque élément dépendant, choisi après, mais manifesté avant: ainsi, le vocable ( $V_2$ ) était un élément suspendu dans la séquence (18). Une série quelconque d'éléments suspendus surcharge énormément la mémoire et, pour cela, il paraît avoir une limite à leur nombre, établie par la propre structure du processus cohésif, prenant pour base la distance entre les niveaux extrêmes.

Le moment sémiotique et le moment acoustique opèrent déjà avec des signifiés, mais on comprend que le référent doit être antérieur au signifié et, de cette façon, il doit avoir un moment antérieur encore au moment sémiotique: c'est le moment où se forme dans le cerveau l'image de l'événement, dont l'interprétation se base sur le contact

sensoriel d'où provient le stimulus. Ce moment mental répond par l'événement des idées, et de lui dérivent les deux autres moments.

### *Moment mental*

Atteint par le stimulus, interne ou externe, l'émetteur se voit obligé à une réflexion qui le mène par des étapes successives, disposées de façon que la première détermine la suivante :

a) il analyse le stimulus pour découvrir le but, qui est le moyen d'annuler le stimulus;

b) il analyse le but pour découvrir le sujet, qui est la façon d'atteindre le but moyennant ses propres recours, ou faisant appel à autrui par un comportement sémiotique;

c) il analyse le sujet pour découvrir toutes les circonstances qui le constituent.

Dans ce moment mental interviennent seulement des images des référents, qui sont indépendants du signe. Ainsi, advenu le stimulus du froid, son analyse nous fournit le but de la chaleur, qui nous mène à son tour au sujet (vêtement, ou chauffage, ou d'autres) : le sensoriel se transforme en perceptif pour être interprété en termes d'idées, représentant chacune une pensée, que l'on peut peut-être comparer au contenu perceptuel irrationnel, entièrement dépourvu du signe correspondant.<sup>7</sup> Nous formulons l'hypothèse que le moment mental s'appuie aussi sur le critère de révélation. Effectivement, si l'homme a vers évolué vers la conquête du langage, qui se fonde sur ce pouvoir révélateur, il doit lui avoir apporté les mécanismes mentaux, avec lesquels il a été capable de l'engendrer; ou soit: le domaine du langage a seulement continué le schéma antérieur de la pensée, quoiqu'il l'ait rendu plus souple par la possibilité de circonstancier l'événement et de le faire présent au moment du signe, qu'il l'évoque du passé, du présent ou de la distance.

Ce moment mental diffère profondément du moment sémiotique, où l'on part de l'élément indépendant vers le dépendant, tandis que le moment mental exige la connaissance préalable de l'élément dépendant, dont la caractéristique de révélateur mènera le communicant à la découverte de l'élément indépendant et révélé. Ces deux moments se distinguent aussi du moment acoustique, car ils n'ont qu'une seule démarche: le moment mental va de l'élément dépendant vers l'indépendant, le moment sémiotique va de l'élément indépendant vers le dépendant, tandis que le moment acoustique nous présente les deux

---

7. Tout en reconnaissant l'intérêt du système linguistique individuel dans la recherche psycholinguistique (Slama-Gazacu, 1972, 145), nous voulons ici suggérer le processus du système linguistique collectif.

démarches, dont l'occurrence est soumise aux hasards de chaque culture. L'organisation de ce moment mental peut se faire par deux règles. La première nous mène vers la découverte d'un sujet (f), qui conquiert un but (b), qui défait un stimulus (i), et la deuxième nous indique qu'un sujet (f<sub>1</sub>) peut nous révéler un autre (f<sub>2</sub>):

1. i / b / f

2. f<sub>1</sub> / f<sub>2</sub>

Puisque même l'irrationnel domine ces deux règles, la rationalité a dû provenir d'une capacité intégrative quelconque, qui se soit développée dans l'espèce au point de permettre la transformation de la première règle:

1. i / (b / f)

et le changement de la relation du deuxième élément:

2. i / (b // f)

pour obtenir ainsi le concept de message (m):

m = b // f

Si l'on revient maintenant à la phrase (12), nous pouvons examiner le moment mental où elle nous apparaît:

— Ayant eu tel succès, quel cadeau cette élève va gagner? (12)

Nous y trouvons une conquête (le succès) et une réception (le cadeau): on comprend que le succès révèle le cadeau et la connaissance de ce succès a déclenché le stimulus de la curiosité qui a déterminé la connaissance du cadeau. Nous avons ainsi deux sujets:

s<sub>1</sub> = l'élève a un succès.

s<sub>2</sub> = l'élève reçoit un cadeau.

Le moment mental méconnaît information ou question, car il ne voit que les images des événements. Cependant, une fois ses démarches effectuées, il nous sert de stimulus pour le moment sémiotique<sup>8</sup>.

#### *Grammaire du moment sémiotique du signe*

Le moment mental fini, il doit nous parvenir un autre stimulus, car autrement nous n'aurions que des pensées éparses, ça et là, dans le cerveau. Avec ce stimulus, il nous advient aussi le but qui détermine le sujet du futur signe, dont nous nous servirons pour solliciter le concours d'autrui. Il s'en suit l'analyse de ce sujet pour la découverte des circonstances qui le constituent, développant l'élément indépen-

8. Le moment mental est universel, tandis que le sémiotique doit nous offrir des éléments universels, possibles e particuliers (Mattos, 1975, 147-176).

dant initial, que nous appellerons principe, au moyen d'éléments dépendants, que nous appellerons adjonctions, intégrées immédiatement dans un nouvel élément indépendant de niveau supérieur, capable de souffrir une expansion pareille. Le moment sémiotique commence, à proprement parler, avec l'analyse du sujet, car elle implique dans l'apparition du signifié, auquel on doit ajouter le respectif significatif, inconnu du signe émissif.

Le choix du texte, qui part d'un morphème indépendant initial, se développe sous force d'un découpage d'une partie de la situation (s), en nous imposant un nouveau concept pour le signe durant le moment sémiotique:

(s // t) // t

Ou soit: un découpage situationnel nous laisse découvrir le découpage textuel correspondant, impliquant le signifié initial, qui passe à une dépendance réversible (codépendance) avec le découpage textuel déjà découvert. Le signe initial, considéré ici au niveau du vocable pour une plus grande simplicité expositive, doit être l'élément entièrement indépendant et, pour cela, doit correspondre à une sorte d'étiquette de chacun des sujets possibles dans la culture. Nous pouvons le comparer au numéro qu'on donne à une page pour l'identifier devant toutes les autres pages: énoncer le numéro ou l'étiquette équivaut, dans ce cas, à identifier rigoureusement la page ou le sujet. C'est pourquoi l'étiquette nous fournit de soi-même un petit résumé de l'événement entier, méritant pour cela le nom de fait. Même si on a affaire à une série d'événements, dont chacun présente de pareilles circonstances, un seul fait nous suffira pour les distinguer. Nous pourrions mieux comprendre par cette série d'événements, où coïncident toutes les circonstances (C), mais où les faits (F) divergent:

* Il glissa	de la chambre au salon.	(20)
* Il alla	de la chambre au salon.	(21)
* Il courut	de la chambre au salon.	(22)
* Il vint	de la chambre au salon.	(23)
* Il monta	de la chambre au salon.	(24)
* Il descendit	de la chambre au salon.	(25)
* Il sauta	de la chambre au salon.	(26)
<u>C<sub>1</sub></u>	<u>F</u>	<u>C<sub>2</sub></u> <u>C<sub>3</sub></u>

Comme le mobile (C<sub>1</sub>) et les points initial (C<sub>2</sub>) et terminal (C<sub>3</sub>) sont les mêmes dans toutes les phrases, leur distinction se fait uniquement par le fait:

\* Il alla de la chambre au salon. (21)  
 $\frac{C_1 \quad F_2}{C_2 \quad C_3}$

\* Il descendit de la chambre au salon. (25)  
 $\frac{C_1 \quad F_0}{C_2 \quad C_3}$

Nous ne voulons, en aucune façon, dire que le signe initial doit être un verbe, comme il en est dans la grande majorité des langues occidentales, car ce qui importe c'est que le signe initial soit l'élément indépendant de niveau inférieur, sous le critère syntaxique de la dépendance, et l'étiquette du sujet sous le critère sémiologique du choix.

Revenant maintenant à la phrase (12), nous pouvons examiner la façon de l'engendrer dans le moment sémiotique, prenant pour dépassé la phase du moment mental, d'où il nous est parvenu seulement un ensemble de deux faits, le deuxième étant découvert en vue de la connaissance du premier:

$f_1 / f_2$  (27)

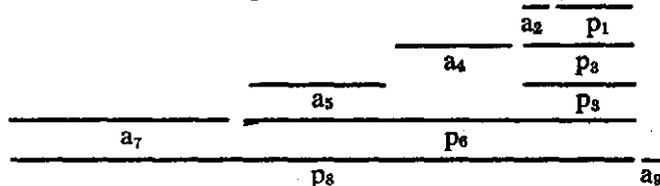
Ce même ensemble (27) peut nous mener à des phrases diverses, vu que le moment mental ne nous a apporté qu'une séquence de sujets. Encore: tandis que le moment mental nous assure que le premier ( $f_1$ ) révèle le deuxième ( $f_2$ ), n'importe lequel peut être le signe initial (principe) de la phrase que nous devons produire, quoique la question subsiste sous le stimulus de la curiosité. Ou soit: au moment sémiotique, il peut arriver que le premier sujet dépende du deuxième, exactement comme il est arrivé dans le moment mental, ou bien que le deuxième dépende du premier, et nous aurons une phrase différente. Le signe initial de la phrase du moment sémiotique dépend du choix de l'émetteur et ce choix est basé sur des facteurs divers de la logique des événements et il va représenter le sujet le plus important aux yeux du communicant, en attirant sur lui l'attention du récepteur. En fait, le moment mental ne constitue qu'un classeur des événements, tandis que le sémiotique nous fournit un programme des événements dans la dépendance de l'emploi qu'en fait l'émetteur<sup>9</sup>.

Comme le stimulus atteint par hypothèse une circonstance de la deuxième pensée, le signe initial va être choisi à partir de l'étiquette qui le résume, une fois qu'il constitue l'élément indépendant de niveau inférieur. Ainsi, de niveau à niveau la phrase se forme avec des adjonctions (a) successives à chaque nouveau principe (p): le processus cohésif commence par la première dépendance et nous fournit

9. On prouve l'apparent désaccord entre le langage et la logique par la diversité entre le moment mental et sémiotique devant le fait (Zierer, 1972, 26).

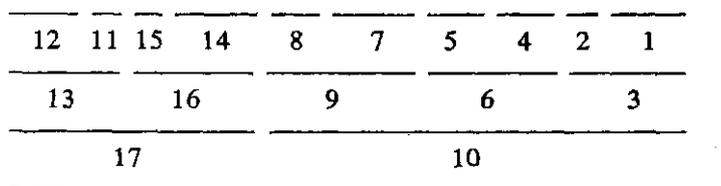
le premier ensemble, que l'on prend pour un nouvel élément indépendant pour nous permettre une nouvelle expansion: à la fin du processus, la phrase entièrement articulée apparaîtra dans un ordonnement strict et rigide, qui part de l'élément toujours indépendant vers l'élément toujours dépendant. Le produit ainsi obtenu va se distinguer de ce que nous a fourni la grammaire de reconnaissance du signe. La démarche des dépendances nous donne le produit suivant:

\* Ayant eu tel succès, quel cadeau cette élève va gagner ? (12)



La séquence des chiffres nous indique la démarche de la synthèse sémiotique et finit par une adjonction supra-segmentale ( $a_9$ ). Quoique les adjonctions se assent au niveau du principe auquel elles se tiennent, il est évident que chacune d'elles doit se constituer en partant aussi du principe respectif, nous imposant cette démarche au moment sémiotique de la phrase:

\* Ayant eu tel succès, quel cadeau cette élève va gagner ?



18

Dans la grammaire du moment sémiotique, deux règles explicitent le processus cohésif:

1.  $x = x | x$
2.  $x | x = X$

La première est récursive et nous permet d'établir théoriquement un nombre infini de paires de dépendances. En mettant en facteur l'élément indépendant commun de cette chaîne, nous pouvons la marquer par cette formule:

$$x | (x_1 . x_2 . . . . x_{n-1} . x_n)$$

La deuxième est une règle terminale et transforme l'ensemble engendré par la première en un principe unique de niveau supérieur au

moyen d'un processus intégratif qui nous permettra une nouvelle expansion avec le nouvel élément indépendant.

On comprend donc que la première règle doit être limitée. Dans le cas d'un émetteur humain, cette limite dépend des circonstances trouvées dans l'événement et de l'évidence ou de l'intérêt du communicant. L'évidence répond par les omissions que fait l'émetteur de tous les détails qui puissent être inférés par le récepteur présent au même contexte situationnel, tandis que l'intérêt lui fait inclure les détails qu'il veut mettre en valeur, même s'ils sont évidents. L'ensemble des circonstances trouvées dans l'événement représente la limite supérieure des possibilités expansives. Tandis que le moment mental opère avec le fait global, le moment sémiotique se charge de fournir à l'émetteur tous les détails possibles d'être inclus, déjà résumés et implicite dans le fait qui constitue le premier principe. Il existe encore une limite linguistique qui provient du fait lui-même, qui, tout en résumant les circonstances possibles de l'événement, limite en même temps ces circonstances par un moule sémiologique où se fait le signifié et où se fournit une directrice au processus cohésif. Ce moule sémiologique prend la forme d'un trajet et doit être universel, car il est inféré du moment même du dialogue, où quelque chose (charge) se meut d'un point initial (origine) vers un point terminal (destin): en effet, au niveau du dialogue, nous comprenons que la phrase (charge) se meut d'un point initial (émetteur) vers un point terminal (récepteur). Ce moule est nécessaire, car la synthèse de l'émetteur peut avoir des expansions à gauche et à droite au moment acoustique, nous assurant que le signe du moment sémiotique est infini.

La phrase (12) ne nous a montré que des expansions à gauche pour le moment acoustique, mais il nous serait possible de l'allonger par une expansion à droite:

\* ... va gagner, attirant une attention générale ?

18	21	22	20
19	23		

24

25

Nous concluons donc que le signe de l'émetteur se développe du centre vers la périphérie, tandis que celui du récepteur se développe de gauche à droite dans les limites déterminées d'avance par la volonté de l'émetteur. Il est évident que l'expansion du signe du centre vers

la périphérie se rapporte au signe au moment acoustique: en commençant par l'élément indépendant du niveau le plus bas, le moment sémiotique développe le signe de gauche à droite, n'ayant jamais pour cela d'éléments suspendus.

Dès le début de la première expansion, l'émetteur peut faire intervenir les autres processus, car il connaît l'échelle successive du processus cohésif et peut ainsi l'interrompre à n'importe quel moment.

Le moment sémiotique est un moment du langage et, pour cela, libre de toute polysémie. En effet, partant du signifié vers l'inconnue du signifiant, l'émetteur a dans sa pensée un signe précis, sans équivoque.

#### *Grammaire du moment acoustique*

Le moment sémiotique nous fournit une possibilité de signe dans une invariante libre et immotivée, car ce moment consiste exactement dans la découverte du signifié, ayant pour base le moment mental, et dans la découverte du signifiant, ayant pour base le signifié, en même temps que s'exécute tout le complexe du rapport syntaxique des signes dans l'échelle cohésive, même que troublée par d'autres processus<sup>10</sup>. Il ne reste à l'émetteur que l'ordonnement des signes dans l'ensemble selon les impositions ou les contraintes de chaque communauté linguistique, car il s'agit d'un particulier linguistique, pouvant arriver qu'il maintienne ou qu'il change l'ordre du moment sémiotique dans la dépendance de la règle qui devra être appliquée:

$$1. x_1 | x_2 = x_1 | x_2$$

$$2. x_1 | x_2 = x_2 / x_1$$

L'ordre du moment sémiotique est psychologique et consiste dans l'antériorité de l'élément indépendant, qui constitue le principe de l'expansion. Néanmoins, à l'occurrence de plusieurs éléments dépendants, soumis au même élément indépendant, il nous faut rappeler que la linéarité n'existe que dans le moment acoustique, car le moment sémiotique permet la simultanéité des éléments dépendants qui s'attachent au même élément indépendant. La rencontre des invariants du moment sémiotique dans un alignement acoustique imposé par le moment acoustique implique l'apparition des variantes acoustiques des signes dans une étroite dépendance du contexte. Chaque langue fournira des règles spécifiques pour imposer ou restreindre le choix de certains signes ou l'emploi de certains phones selon certains types

10. En termes de Chomsky, ce serait la structure profonde (Chomsky, 1965, 18), mais nous l'envisageons d'une façon tout à fait différente, parce que nous postulons la simultanéité du choix du signifiant et du signifié. En outre, le moment mental nous donnerait une structure superprofonde.

de contexte. Il nous apparaît donc une troisième règle qui nous assure qu'un certain élément (E) nous révèle le contexte (x ... y) par l'apparition de la variante (E<sub>xy</sub>):

$$3. x \parallel E \parallel y = x \mid E_{xy} / y$$

Comme les variantes n'apparaissent qu'après l'ordonnement, il s'en suit que le moment acoustique doit d'abord subir l'étape de l'ordonnement, soumise à un processus d'analyse, car l'émetteur doit choisir la première sentence de la phrase, la première locution de cette sentence, le premier vocable de cette locution et le premier morphème de ce vocable. Au terme de cette étape on obtient une séquence qui correspond déjà à celle de la grammaire de la redécouverte, réserve faite de l'absence des variantes:

\* Ayant eu tel succès, quel cadeau cette élève va gagner ? (12)

1					8					
2	3				9	10				11
4	5	6	7	12	13	14	15	16	17	18

Maintenant, la troisième règle appliquée, l'émetteur obtient le produit qui passe à l'oreille du récepteur:

\* Ayant eu tel succès, quel cadeau cette élève va gagner ?

1	2	4	5			8	9	11	12	14	15
3	6					10	13		16		
7						17			18		

Prenons comme exemple de variante le signe /cette élève/, qui constitue un élément (E) qui fonctionne comme sujet de la première (x) et de la deuxième (y) sentence, en nous imposant une variante vide (E<sub>xy</sub>) dans une des sentences. Ce qui découle immédiatement de l'apparition de ce type de variante, c'est que le choix du signe dans ce moment acoustique dépend de données situationnelles textuelles et contextuelles et se distingue du choix au moment sémiotique, où il existe uniquement la dépendance contextuelle extralinguistique. Cependant, il existe tous les informés nécessaires dans la chaîne acoustique et sémiotique qui ne se distingue que par les variantes, pleines ou vides, la variante vide étant aussi logiquement un signe plein, à partir du moment où il n'est vide que de son signifiant.

Quand on applique la troisième règle, le moment acoustique finit, car le signe total est exécuté par l'activité motrice de l'articulation de la chaîne de signes, obtenue par l'étape de l'ordonnement.

Si nous restons maintenant avec le produit de chaque grammaire, que nous devons comprendre comme un mécanisme de composition ou décomposition du signe, nous constatons que le moment sémiotique a un produit particulier, tandis que les deux autres grammaires nous présentent des produits identiques, la performance idéale de chaque communicant prise en considération. Le processus de chaque grammaire est pourtant différent, comme nous prouve la séquence des chiffres qui indiquent la démarche de la découverte (récepteur) ou celle du montage (émetteur) du signe dans ce découpage de la phrase (12):

- \* ... cette élève va gagner ... — grammaire du moment sémiotique.
- |    |   |   |   |
|----|---|---|---|
| 5  | 4 | 2 | 1 |
| 6  |   | 3 |   |
| 10 |   |   |   |
- \* ... cette élève va gagner ... — grammaire du moment acoustique.
- |    |    |    |    |
|----|----|----|----|
| 11 | 12 | 14 | 15 |
| 13 |    | 16 |    |
| 17 |    |    |    |
- \* ... cette élève va gagner ... — grammaire de la redécouverte.
- |    |    |    |    |
|----|----|----|----|
| 11 | 13 | 14 | 17 |
| 12 |    | 16 |    |
| 15 |    |    |    |

Quoique les processus soient distincts, il faut noter qu'ils sont équivalents, étant donné que la grammaire de la redécouverte implique en dix-huit actes de découverte, tandis que les deux autres exigent dix-huit actes de montage. Ainsi nous concluons qu'il se trouve dans n'importe quel signe tous les indicateurs nécessaires à la pratique de la synthèse réceptive qui mène à la compréhension du signe et à l'interprétation de la pensée de l'émetteur.<sup>11</sup>

Le moment acoustique est un moment de langue et, pour cela, il peut venir chargé de polysémie.

### Compétence et performance

Si nous pensons au moment mental, nous verrons que c'est à lui de transformer la réalité de l'événement en image de l'événement. Or,

11. La théorie grammaticale devrait considérer ces moments de cette conscience linguistique. Les difficultés, qui apparaissent au théorisateur (Greenberg, 1968, 53-77) dépendent précisément de cette méconnaissance.

quoique développé dans une séquence temporelle et dans une extension spatiale, l'événement nous parvient comme un tout, un bloc compact, car il nous est apporté simultanément par les différents canaux sensoriels. Dans ce cas, le communicant doit l'analyser pour pouvoir l'interpréter, et, pour cela, on doit partir de ce qui a été découvert pour ce qu'il faut découvrir, en allant du dépendant vers l'indépendant: les règles de cette démarche constituent une grammaire du moment mental ( $G_0$ ) et fournissent les bases de l'expérience personnelle. Il faut toujours comprendre que le moment mental méconnaît le signe et n'a que des images. Or, comme la grammaire de la découverte opère aussi avec l'analyse, il devient clair que la grammaire du moment mental ( $G_0$ ) diffère de la grammaire de la découverte ( $G_1$ ) par le seul fait que la première a des images, tandis que la deuxième a des signes. Cette égalité devient encore plus compréhensible si nous pensons qu'une chaîne de faits est constitué uniquement par le processus cohésif, dès qu'aucun autre processus (coordination, promotion ou subordination) ne peut les atteindre. De ce point de vue, restriction faite au produit différent de chaque grammaire, nous pouvons conclure:

$$G_0 = G_1$$

Le signe de ( $G_1$ ) constitué donc l'équivalent le plus proche de l'image de ( $G_0$ ).

#### *Comportement linguistique*

Si le but du langage est nous transporter du signe au référent, en nous permettant le dialogue, nous devons considérer que la compréhension exacte du signe nous vient dans la mesure de notre capacité de le transformer en images de ( $G_0$ ). La compétence et la performance de l'un et de l'autre communicant peuvent être décrites par le passage du produit de l'un à l'autre moment, ayant pour base la possibilité de révélation de l'antérieur sur le postérieur, en permettant l'établissement des règles dont nous nous servons pour obtenir chaque produit. L'emploi de la règle nous révèle donc le comportement du communicant devant un produit qu'il doit soumettre à un processus pour obtenir un deuxième produit.

La compétence et la performance du communicant, qui constituent son comportement linguistique, sont différentes selon qu'il s'agit de l'émetteur ou du récepteur. Le fait que tout récepteur soit aussi émetteur, peut nous faire penser qu'il existe une seule compétence. Mais, si nous comparons l'émetteur à un compositeur et le récepteur à un exécuter, nous comprendrons que le premier produit le signe musical, tandis que le deuxième le reproduit seulement, l'exécuter ne

devant pas nécessairement être compositeur, ou vice-versa: de l'un à l'autre, la compétence, qui permet à l'un la construction du signe musical et à l'autre sa reconstruction, diffère beaucoup. De la même façon, la compétence diffère de l'un à l'autre communicant, la performance diffère beaucoup plus. Dans le champs du langage, nous devons donc trouver une compétence et une performance d'émetteur, et une compétence et une performance de récepteur. Nous pouvons les rendre plus explicites par une dépendance entre les deux moments pour chacune d'elles, en considérant la grammaire du moment mental ( $G_0$ ), celle de la redécouverte ( $G_2$ ), celle du moment sémiotique ( $G_3$ ) et celle du moment acoustique ( $G_4$ ):

- \*  $G_0 / G_3$  — compétence d'émetteur.
- \*  $G_3 / G_4$  — performance d'émetteur.
- \*  $G_2 / G_3$  — performance de récepteur.
- \*  $G_3 / G_0$  — compétence de récepteur.

Puisque ( $G_0$ ) contient le stimulus qui mène au signe, dans le cas de l'émetteur, et l'extrait du signe, dans le cas du récepteur, le moment mental constitue les extrêmes du langage, qui n'est qu'un intermédiaire entre deux moments mentaux: l'émetteur part d'un moment extralinguistique et le récepteur arrive à un moment extralinguistique, cela voulant signifier que la vraie compréhension du langage s'exécute hors du langage, à partir du moment où l'acte communicatif n'existe que dans la mesure où les extrêmes extralinguistiques deviennent identiques en vue de l'égalité nécessaire entre ( $G_4$ ) et ( $G_2$ ).

Prises isolément, ( $G_4$ ) représente une activité motrice de l'émetteur et ( $G_2$ ) constitue la correspondante activité sensorielle du récepteur.

Si ( $G_0$ ) représente le soutien du langage, point de départ d'arrivée de l'acte communicatif, son produit doit être précis, sans équivoque, fournissant au communicant les recours pour résoudre les polysémies de langue, auxquelles nous sommes menés quand nous avons affaire à ( $G_4$ )<sup>12</sup>.

### *Comportement sémiotique*

Plus vaste et antérieur au comportement linguistique, le comportement sémiotique répond par la capacité symbolique. De la possible égalité entre ( $G_0$ ) et ( $G_1$ ) advient le fait que l'on constitue une compétence et une performance de communicant, qui comprennent la

---

12. On ne doit pas donc expliquer la polysémie au niveau de la langue (Ruwet, 1968, 151), comme si nous voulions réguler le hasard.

compétence et la performance de l'émetteur et du récepteur, étant donné la facilité qu'on a de prouver que les premiers signes de l'enfant ne sont pas de signes verbaux. Le comportement sémiotique comprend les signes linguistiques et peut donc les interpréter ou les traduire, nous donnant la fausse idée qu'il constitue le signe profond pour chacune d'elles, en considérant la grammaire du moment mental ( $G_0$ ), celle de la redécouverte ( $G_2$ ), celle du moment sémiotique ( $G_3$ ) et celle du moment acoustique ( $G_4$ ):

et universel. Ainsi, si l'on considère la phrase:

\* Le garçon a dit que la fille est partie. (5)

nous sommes obligés de l'interpréter en deux étapes:

\* La fille est partie. (3)

\* Le garçon a dit cela. (4)

en voyant dans ces phrases la démarche éclaircissante de la phrase (5), quand la réalité est que l'on doit envisager (3) et (4) comme des images et jamais comme des signes. En termes linguistiques, l'interprétation de la phrase (5) au moyen de l'ensemble des phrases (3) et (4) équivaut à la traduire en une langue qui n'a que le processus cohésif, qui réduit à un seul moment les deux étapes de la découverte et de la redécouverte du signe.<sup>13</sup>

De ce qui vient d'être exposé nous devons conclure que le raisonnement, qui est un complexe d'idées, s'exécute pendant le moment sémiotique du signe, tandis que la pensée verbale doit se soumettre aux limites imposées par ( $G_1$ ).

Comme le moment mental et la découverte du signe impliquent une analyse, il s'en suit logiquement que l'image de l'un et le signe de l'autre se présentent en bloc, rendant plus facile la correspondance de l'un et l'autre sous la pression de la situation. Dans ce cas, la compétence et la performance du communicant s'expliquent comme des processus opposés:

\*  $G_0 / G_1$  — compétence de communicant.

\*  $G_1 / G_0$  — performance de communicant.

Ou soit: la connaissance de ( $G_0$ ) constitue la compétence, tandis que la connaissance de ( $G_1$ ) représente la performance.

D'un autre côté, étant donné l'égalité possible entre les deux, la compétence et la performance peuvent s'égaliser aussi par la relation de codépendance qui s'établit entre elles:

\*  $G_0 // G_1$  — compétence et performance de communicant.

13. Puisque le moment sémiotique n'est pas linéaire, il est aisé d'expliquer les faits syntaxiques qui échappent à une grammaire linéaire (Hockett, 1967, 134).

Cette dépendance réciproque explique le pouvoir magique que les peuples primitifs sont tentés d'attribuer au signe: l'égalité fonctionnelle entre l'image et le signe de ( $G_1$ ) extravase vers d'autres moments du comportement linguistique, en laissant au groupe humain une idée d'omnipotence de n'importe quel signe.

### **Bibliographie**

- Apresjan, J. D. 1973. *Éléments sur les idées et les méthodes de la linguistique structurale contemporaine*. Paris: Dunod.
- Baldiger, K. 1970. *Teoría semántica*. Madrid: Ediciones Alcalá.
- Chomsky, N. 1965. *Aspectos de la teoría de la sintaxis*. Cambridge, Mass. Versión de Otero, C. P. 1970. Madrid: Aguilar.
- Greenberg, J. H. 1968. *Anthropological linguistics: an introduction*. New York: Random House.
- Hockett, C. F. 1967. *Language, mathematics and linguistics*. The Hague: Mouton and Co.
- Mattos, G. 1975. *Visão lingüística do conhecimento*. São Paulo: Sociedade Brasileira de Professores de Lingüística. Ed. Hors Commerce.
- Peterfalvi, J.-M. 1970. *Introduction à la psycholinguistique*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Prieto, L. J. 1972. *Messages et signaux*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Ruwet, N. 1967. *Introduction à la grammaire générative*. Paris: Librairie Pleon.
- Slama-Cazacu, T. 1972. *La psycholinguistique*. Paris: Éditions Klincksieck.
- Tesnière, L. 1969. *Éléments de syntaxe structurale*. Paris: Éditions Klincksieck.
- Weinreich, U. 1972. *Explorations in semantic theory*. The Hague: Mouton.
- Zierer, E. 1972. *Formal logic and linguistics*. The Hague: Mouton.

